

Ajami
La force des apparences
***Russun* — Israël 2010, 120 minutes**

Jérôme Delgado

Numéro 267, juillet-août 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63510ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delgado, J. (2010). Compte rendu de [Ajami : la force des apparences / *Russun* — Israël 2010, 120 minutes]. *Séquences*, (267), 40–41.

Ajami

La force des apparences

Représentant israélien à la dernière cérémonie des Oscars, en lice dans la catégorie « Langue étrangère », **Ajami** aborde le conflit palestino-israélien sans les clichés habituels d'un conflit construit sur la haine et la vengeance.

JÉRÔME DELGADO

Le film a l'apparence d'une histoire de règlements de compte, de récit classique de clans, de factions qui s'affrontent dans des guéguerres de pouvoir, de contrôle de territoires. Mais **Ajami**, écrit et réalisé à quatre mains, est porté par une trame beaucoup plus complexe, enracinée qu'elle est dans le contexte du conflit palestino-israélien.

Ajami, du nom du quartier le plus arabe de la partie la plus arabe (Jaffa) de Tel-Aviv, aborde la réalité de la question palestinienne comme un exemple de l'éternel piège de la cohabitation forcée.

Voyons ça autrement. Cette première fiction de Scandar Copti et de Yaron Shani, le premier arabe, le second juif, tous deux Israéliens de Tel-Aviv, a l'apparence d'un énième discours sur les rapprochements possibles et impossibles entre deux peuples. En réalité, le politique n'est qu'un prétexte, qu'une toile de fond. Qu'un point de vue, local, pour un thème beaucoup plus large et universel.

Ajami, du nom du quartier le plus arabe de la partie la plus arabe (Jaffa) de Tel-Aviv, aborde la réalité de la question palestinienne comme un exemple de l'éternel piège de la cohabitation forcée, quelle que soit cette cohabitation, où qu'elle

soit. Ici, où chaque Arabe est sujet à suspicion, où chaque amitié entre deux clans est suspecte de trahison, ou de déshonneur, la réconciliation semble impossible. Entre deux populations si semblables, du moins aux oreilles de celui qui ne parle ni arabe ni hébreu, et si dissemblables, le fossé ne peut paraître qu'énorme.

Sur le mode du chassé-croisé, et sur un scénario réglé au quart de tour, **Ajami** superpose les lignes narratives. On y suit d'abord le presque adulte Omar dans sa quête pour extirper sa famille du poids d'une dette autant morale que financière. On tombe ensuite dans l'histoire de Malek, jeune sans-papiers palestinien, puis dans celle de Dando, policier juif, et enfin, dans celle de Binj, d'origine palestinienne lui aussi, mais à la position plus stable, du moins du point de vue légal. Chacun semble tout de même marcher sur une corde raide. Un pas de plus et c'est la mauvaise direction, la mauvaise décision, qui sera prise.

Les deux cinéastes ont tiré profit de la complexité de la situation politique pour tisser un récit entremêlé de plusieurs pistes, de plusieurs points de vue. Dans le fond, ils racontent, sous différents angles, la même histoire, qu'ils segmentent en chapitres et pour lesquels ils fournissent les détails au compte-gouttes. À la manière de la paire Alejandro González Iñárritu / Guillermo Arriaga, réalisateur et scénariste de films devenus références en la matière, tels que **Amores perros** et **Babel**.



S'initier au tir au pistolet



Fondus au noir, ellipses, scènes revues et corrigées (sous de nouvelles prises de vues), on a fait appel à divers stratagèmes. Les genres aussi varient, de la narration en voix-off, livrée à la première personne, comme un témoignage clé de l'action, à la juxtaposition d'images sources, images télé ou captations de caméras de surveillance. Cette fiction, ce collage de petits récits a un fond de vérité, de véracité documentaire. La réalité, telle que filtrée par les médias ou par les autorités, équivaut bien aux commentaires de celui qui la vit le nez collé dessus.

Nasri, dans cet ordre d'idées, est un personnage emblématique, bien que secondaire. À l'ombre de son grand frère Omar, qu'il suit presque comme un double, Nasri, à défaut d'être acteur, se fait narrateur. Et dessinateur. Si sa voix raconte, ses croquis, dans une sorte de journal intime, illustrent. L'adolescent a bien sûr une manière très personnelle d'aborder la réalité, mais son coup de crayon n'est pas que décoratif. Sa contribution est similaire à celle des caméras de télévision.

Dans sa forme peu linéaire, dans sa facture léchée, dans ses détails et ses petits riens, cette première fiction aux allures documentaires s'abreuve volontiers dans le potentiel imaginaire des images.

Il y a une part de subjectivité, de parti pris, d'émotivité impossible à éviter dès qu'il s'agit de raconter une histoire, d'énumérer des faits les uns après les autres. Certains finissent par être oubliés, d'autres surestimés. Tout dépend de l'angle.

Copti et Shani, eux, se montrent assez habiles pour ne pas laisser transparaître leur opinion. **Ajami** n'est pas un film de propagande. Il est même apolitique, si la chose se peut. Leur engagement est ailleurs. S'ils se montrent accusateurs, c'est

envers les préjugés, les jugements rapides que l'on peut porter. On se fie trop aux images, et le montage échevelé, mais d'une précision étonnante, démontre, au fil de la succession des récits, à quel point les apparences sont trompeuses.

Tous les détails comptent, autant dans cette scène d'initiation au tir au pistolet où Omar est accompagné de son jeune frère, que dans le classique piège du sac de cocaïne, où les protagonistes (et les spectateurs) ne sont pas à une méprise près.

Le rythme est parfois essoufflant, le style, lui, certainement léché, trop à l'occasion, avec cette prédilection pour des images embrouillées ou marquées d'un clair-obscur. Certes, ces choix s'expliquent du fait que la trame concerne des personnages haletants, sur le qui-vive, et qu'elle se déroule aux frontières du jour et de la nuit, dans ces moments où on manigance en sécurité, où l'ordre, l'apparence d'ordre, tient moins.

Il a l'apparence d'une histoire de règlements de compte (Omar pris dans l'engrenage de vengeance, Dando, à fleur de peau depuis le meurtre de son frère soldat, etc.). Mais **Ajami** est bien plus que ça, bien plus qu'un film sur l'éternelle série de représailles entre Israël et la Palestine. Dans sa forme peu linéaire, dans sa facture léchée, dans ses détails et ses petits riens, cette première fiction aux allures documentaires s'abreuve volontiers dans le potentiel imaginaire des images. Elle leur donne leur importance, leur influence dans la construction d'un récit, d'une opinion. Il est certainement nécessaire de le rappeler à une époque où tout passe de plus en plus par un écran. On se fie tant à elles; on oublie qu'elles ne sont qu'apparence. Qu'elles masquent une part de la vérité.

■ **RUSSUN** — Israël 2010, 120 minutes — **Réal.**: Scandar Copti, Yaron Shani — **Scén.**: Scandar Copti, Yaron Shani — **Images**: Boaz Yehonatan Yacov — **Mont.**: Scandar Copti, Yaron Shani — **Son**: Kai Tebbel — **Dir. art.**: Yoav Sinai — **Mus.**: Rabiah Buchari — **Int.**: Shahir Kabaha (Omar), Ibrahim Frege (Malek), Fouad Habash (Nasri), Eran Naim (Dando), Youssef Sahwani (Abu Elias) — **Prod.**: Mosh Danon, Thanassis Karathanos — **Dist.**: Métropole.